

L'intellectuelle dans le potager

Entretien avec Chanel Boucher

Barbara Thériault et Patrick Fortier

Numéro 3, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (imprimé)

2564-1824 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thériault, B. & Fortier, P. (2021). L'intellectuelle dans le potager : entretien avec Chanel Boucher. *Siggi*, (3), 55–57.

L'intellectuelle dans le potager

Entretien avec Chanel Boucher

Réalisé par
BARBARA THÉRIAULT et
PATRICK FORTIER

*Où travaillent les sociologues ?
La réponse n'est pas toujours
évidente. On pense générale-
ment aux rôles de chercheur·e
et de professeur·e d'université
ou de cégep, mais il existe un
large éventail de possibili-
tés. Pour s'en donner une
meilleure idée, cette rubrique
présente des témoignages de
sociologues sur leurs expé-
riences professionnelles, dans
l'optique d'explorer la diversi-
té des rôles et des emplois liés
à cette formation; bref, les dif-
férents métiers de la sociologie.*



Dans un minuscule parc à l'intersection de deux artères, à quelques mètres du Marché Jean-Talon, Chanel Boucher, 44 ans, est assise à l'une des tables de pique-nique. Levée aux aurores, elle vend des paniers de légumes de son potager de Rawdon¹. Les mardis matin, en été, elle fait du parc un lieu de sociabilité. C'est avec passion que Chanel s'est entretenue avec Barbara Thériault et Patrick Fortier de son parcours, de la place que la sociologie y occupe et des « gens ».

¹ Instagram :
[@la_maraichere_gourmande](https://www.instagram.com/la_maraichere_gourmande)



Siggi: Parmi tous les gens que je connais qui sont sociologues, rares sont celles et ceux qui se disent sociologues. Toi, tu le fais, dans la vie de tous les jours, sur Facebook. J'aime ça.

Chanel Boucher (CB): C'est vrai. J'aime l'étiquette. Je la prends. Pour moi, dire que je suis sociologue, c'est vraiment comme me sortir de mon milieu. Mes cousins et cousines n'ont pas fini leur secondaire. À la maison, l'éducation n'a jamais été valorisée...

Siggi: À part être sociologue, que fais-tu dans la vie?

CB: En gros, je me prends pour une maraîchère. Je n'ai pas de formation là-dedans, mais je fais pousser des légumes. À chaque année, ça s'agrandissait un peu, puis c'est devenu trop grand pour mon usage personnel et ça commençait à prendre tout mon temps. Maintenant, je vends des légumes à mes ami·e·s restaurateurs et restauratrices — la restauration, c'était mon domaine avant d'aller en sociologie, puis de devenir maraîchère.

Siggi: Tu étais en cuisine, c'est ça?

CB: Oui, j'ai fait une formation à l'ITHQ [Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec]. La cuisine, c'était vraiment une décision pragmatique. Je suis partie de chez mes parents à 15 ans et je ne savais pas quoi faire. La cuisine, c'était utile, mais ce n'était pas une passion. L'école, ça, c'était une passion et j'étais douée. J'ai adoré l'ITHQ, mais une fois sur le marché du travail, la cuisine, je n'aimais pas ça. Il y a un côté très répétitif, c'est exigeant.

Siggi: C'est à ce moment-là que tu t'es inscrite à l'université?

CB: Oui, je voulais d'abord étudier en psychologie. Comme je n'étais pas allée au cégep, j'ai dû passer par une mineure en arts et sciences, qui est une voie de garage si on veut. Pendant mon cursus, j'ai fait un cours de sociologie, *Inégalités sociales et marché du travail* de Paul Bernard. Je n'avais jamais entendu le mot «sociologie»... Après avoir goûté à la socio, je n'ai plus voulu faire de psycho. Je calculais encore le prestige social d'une psychologue versus celui, moins

grand, d'une sociologue... Bon, je me disais — je m'excuse: «Je perds un peu au change, mais je vais quand même aller en socio.»

La socio, ça a été pour moi une révélation. Elle a changé beaucoup de choses dans ma vie.

Siggi: Qu'est-ce que tu veux dire?

CB: C'était un grand choc: avant, je parlais beaucoup. Et je parlais sans savoir... Tu sais, j'avais beaucoup d'opinions fortes, des analyses de comptoir... La socio m'a comme coupé la parole en me faisant prendre conscience de tout ce que je ne savais pas et de tous les gens qui avaient déjà pensé aux mêmes questions que moi, écrit des livres sur le sujet et fait de vraies recherches. Ça a été une leçon d'humilité.

Je me suis mise à dévorer des livres de sociologie et à plonger dans les auteurs qu'on appelle «fondamentaux».

La sociologie demande de la discipline. Il faut vraiment s'y mettre, acquérir une façon de penser rigoureuse: se fixer des règles, essayer d'arriver à la plus grande objectivité possible. J'ai eu une vie pas facile, la sociologie est venue mettre de l'ordre.

Une des choses qui m'a interpellée, c'est que la sociologie ne cherche pas les problèmes dans les têtes, elle cherche les problèmes dans l'environnement. Elle ne dit pas: «Prends sur toi», «Cope, pis ça va ben aller.»

Siggi: Tu es allée en sociologie parce que tu avais la volonté de changer les choses?

CB: Non, du tout. Je suis un peu comme Lisa dans les Simpson, une famille difficile, avec un père cave et irresponsable. Elle rêve d'aller à l'université. Moi, c'était mon rêve d'aller à l'université, d'apprendre. J'espérais m'élever socialement, mais honnêtement, j'ai toujours été prise entre l'arbre et l'écorce. Chez les intellos je suis une mal léchée, j'ai des lacunes en français. Dans ma famille, je suis l'intellectuelle avec les grands mots. Je n'appartiens à aucun des deux mondes. Je me sentais à la fois fière d'être à l'université et pas à ma place.

Dans *Inégalités sociales et marché du travail*, on parlait de la pauvreté au Québec, d'un point de vue statistique surtout. Moi, je l'avais vécue, c'est autre chose. Dans mes interventions en cours, il y avait quelque chose de choquant pour les autres étudiants et étudiantes qui ne venaient pas des mêmes milieux.

Siggi: Après le baccalauréat, tu as continué aux études supérieures...

CB: Oui, mais je ne voulais pas aller dans le domaine des inégalités. Je m'intéressais à la sociologie fondamentale. Maintenant, je suis une intellectuelle dans mon potager. Je parle de sociologie à mes carottes. (*Rires.*) Sans blague, la sociologie est dans ma vie tous les jours.

Siggi: Une amie sociologue qui est aussi une de tes clientes m'a confié beaucoup t'envier. Être maraîchère, ça la fait rêver.

CB: Oui... Mais c'est difficile. Je dépends du temps, des aléas de la température. Et je n'ai pas beaucoup de moyens...

Je me suis trouvé une niche. Ma clientèle, comme l'amie que tu mentionnais, ou les restaurateurs et restauratrices, recherchent l'exotisme, le bio, le haut de gamme, les légumes anciens. En même temps, je reste critique: c'est pas parce que ce sont des légumes anciens et autochtones qu'ils sont toujours bons... Et l'autonomie alimentaire, c'est super, mais on doit aussi penser à sa survie économique. Les pois chiches, c'est bien, mais ça rapporte presque rien... Quand on parle d'autonomie alimentaire, il faudrait aussi en payer le prix.

Siggi: Tu abordes ces thèmes sur les médias sociaux. Tu y es présente, aussi en tant que sociologue. Quand je te lis, je ne peux m'empêcher de déceler une certaine colère...

CB: Quand j'écris sur Facebook, je m'adresse rarement à des sociologues, plutôt à ma famille, aux gens du village. Souvent, ça peut avoir l'air choquant pour quelqu'un qui ne vient pas de ce milieu-là.

Je viens d'un milieu où les opinions font mal. Les gens ont des opinions extrêmement tranchées sur tout. Ils ne lisent pas le journal, juste les gros titres. Il n'y

a jamais eu personne qui les a forcés à penser. Mon plus grand souhait, ce serait d'offrir des outils. Que les gens puissent avoir un coffre d'outils pour penser, problématiser. La sociologie donne des outils pour problématiser, des clés d'interprétation pour aller loin.

Siggi: Et ça fonctionne?

CB: Je dérange, j'incite à penser à petites doses. Les opinions évoluent autour de moi. Quand même. Ma sœur, par exemple, va sortir des phrases comme: «Non, mais c'est vrai. Cet aspect, je ne l'avais pas vu.»

Je réfléchis souvent à ces questions. Je trouve les BD sociologiques intéressantes. La sociologie passe mieux grâce à elles...



C'est ici que l'entretien a lui-même été interrompu par les aléas de la température qui rendent si imprévisible le travail de la maraîchère. La pluie s'est mise à tomber à torrents.

Chanel nous a cependant recontacté·e·s par message texte quelques minutes plus tard:

« Notre discussion et Siggi (j'ai commencé à lire des articles dans la voiture, ce n'est pas moi qui conduis) me donnent le goût de tenter de « passer de la socio » à des gens qui en sont loin... Ça va mijoter dans ma tête, en jardinant ☺. »

